

"W. B" CORSETS

There are many "Erect Form" Corsets in the market. But none better than "W. B." We are not telling you our story of their merits. We are giving you the verdict of our customers who have proved them.

SHAPE AND MATERIALS

Material, we admit, is a strong factor in selling corsets, but it doesn't compare with shape. If the shape isn't right the material is out of competition. When the two are combined the corsets are irresistible. Test these shapes. Test the materials; they'll stand it, and you'll buy them. Every pair guaranteed.

R. T. HOLMAN.

LA PANTHÈRE NOIRE

(suite de la première page)

nous n'avons pas la moindre crainte à concevoir à cet égard."

La nuit s'écoula pourtant au milieu de l'inquiétude générale, car le plus léger craquement du navire faisait tressaillir les passagers et résonnait à leur oreilles comme un glas de mort.

D'autre part, le froid augmentait et était devenu d'une telle intensité, que les manteaux et les couvertures ne pouvaient pas suffire à protéger ceux qui s'en couvraient : on attendit le jour avec anxiété.

Quand vint l'aube, le vent s'éleva ; la montagne de glace avait changé de place, et la proue du Goliath se trouva dans la direction du vent ; le capitaine profita de cette circonstance pour faire mettre toute les voiles dehors ; dans l'espérance qu'elles retireraient le navire de la fâcheuse position où il se trouvait. La toile se gonfla, les mâts et les vergues plièrent sous les efforts du vent, mais le vaisseau ne faisait pas le moindre mouvement.

En ce moment suprême, l'idée vint au capitaine Beverly d'essayer de déplacer le navire au moyen de l'ancre ; on descendit la plus grande dans une chalope, on fit glisser la chaîne sous la quille, et l'ancre pesante tomba dans la mer à environ vingt mètres de l'arrière du bâtiment ; elle s'enfonça profondément dans l'eau au bord extrême de la banquise, et tout aussitôt le capitaine ordonna à l'équipage de se mettre au cabestan pour la lever. Il s'agissait de savoir si l'ancre étant hissée s'accrocherait sous l'eau à la banquise de façon à ce que le navire reculât.

On fit manœuvrer le cabestan, qui s'arrêta tout à coup ; l'ancre était prise, on hissa quelques voiles, les mâts plièrent alors et craquèrent, la chaîne de l'ancre raclaït, le navire se penchait et se soulevait, lorsque, grâce à un dernier effort, on sentit qu'il glissait sur l'eau. Un cri de joie sortit alors de toutes les poitrines, et le Goliath se balança légèrement sur les flots, tandis que la banquise, poussée par le vent, s'éloignait emportée par le courant.

L'ancre fut alors levée, et le navire reprit tranquillement sa route, la poupe tournée vers les Etats-Unis.

A partir de ce moment, l'état de la mer devint calme ; le soleil ne cessa pas d'éclairer les passagers, et dans l'espace d'une semaine les eaux prirent une couleur verte qui annonçait le voisinage du continent.

"Terre ! terre !" s'écria un matin la vigie.

"Les plus joyeuses acclamations saluèrent la vue des côtes américaines, et quelques heures après, toutes voiles déployées, le Goliath entra fièrement dans la baie de Chesapeake.

CHAPITRE IV

En pénétrant dans cette magnifique baie, la plus vaste de toutes celles de Etats-Unis, la famille Taylor examinait avec curiosité les fermes, les cabanes même, abritées par de splendides bouquets d'arbres.

L'intérêt qu'ils portaient à cet examen était d'autant plus vif, qu'ils allaient s'établir sur les rives de cette baie.

Il leur fallait encore passer une nuit à bord du Goliath, et attendre au lendemain pour mettre le pied sur le sol américain.

Ils reposèrent peu cette nuit-là ; la lune répandait sa clarté sur les côtes et les éclairait comme en plein jour ; aussi ne se lassèrent-ils pas d'admirer le spectacle toujours si varié des bateaux, grands et petits, qui glissaient sous leur yeux, au sein des ondes verdoyantes.

A peine le jour parut-il, que les émigrants, sortant de leurs cabines, vinrent respirer l'air frais du matin et saluer les rivages que leur navire semblait passer en revue.

La maison du cousin Albert n'était-elle pas sur le bord de la baie ? Leur parent savait depuis longtemps qu'ils devaient arriver par le Goliath, et les passagers s'imaginaient le voir accourir à Baltimore, pour recevoir ceux qu'il attendait avec la plus vive impatience. Il devait déjà avoir lu, au moyen d'un télescope, le nom du Goliath, peint en grosses lettres noires sur la bordure de la poupe.

Le soleil était déjà couché, lorsque l'on aperçut enfin les clochers de la ville, se détachant en silhouette au milieu d'un ciel bleu. Déjà l'ombre du soir commençait à descendre vers les collines lointaines, lorsque le Goliath atteignit le promontoire sur lequel Baltimore est bâti, et qui s'étend bien loin jusqu'aux montagnes du nord.

C'est à la partie la plus éloignée de la ville (à un endroit nommé la Pointe) que mouillent les grands navires, près desquels le Goliath vint se placer, tandis que les matelots carguaient les voiles.

M. Taylor descendit à terre avec sa famille, en remerciant du fond du cœur la Providence de l'heureuse traversée qu'il avait faite. Il se dirigea vers le bureau de la poste, pour déposer une lettre qu'il venait d'écrire à Albert, afin de le

prévenir de son arrivée et de celle des siens, et il ne doutait pas que son cousin ne s'empressât d'accourir.

Comme Daniel connaissait parfaitement la ville, le capitaine Beverly lui donna l'ordre d'accompagner les émigrants, qu'il invita à souper ; car la soirée était trop avancée pour qu'ils allassent loger à l'hôtel.

Daniel conseilla à M. Taylor de monter dans une voiture, car la ville était située à une demi-heure de distance du quai, et il était d'avis que les nouveaux débarqués trouveraient la route fatigante, après le voyage qu'ils venaient de faire.

M. Taylor s'empressa de suivre le conseil du bon nègre, non qu'il eût peur de se fatiguer, mais parce qu'il ne voulait pas faire attendre le capitaine. Au dernier coin de rue, on prit donc un cab, et Daniel s'assit à côté du cocher, qui était de même couleur que lui.

Les chevaux partirent au petit trot. La vue des maisons alignées et proprement entretenues, les églises surmontées de leurs coupôles et de leurs clochers, les monuments sans nombre, la population qui remplissait les rues, tout cela éclaira par les becs de gaz et par la clarté de la lune, produisit en effet saisissant sur les nouveaux débarqués.

Ils se réjouirent d'être à la veille de demeurer dans le voisinage d'une ville aussi animée. Parvenus au bureau de poste, ils y déposèrent la lettre et retournèrent immédiatement à la Pointe.

Le lendemain, de très bonne heure, les passagers quittèrent le navire, après avoir remercié l'aimable capitaine Beverly. Ils allèrent se loger dans un hôtel de second ordre, près du bassin, où le Goliath était à quai. Le capitaine Beverly, qui connaissait le maître d'hôtel depuis de très longues années, les avait conduits lui-même ; aussi furent-ils confortablement installés.

M. Taylor se rendit ensuite chez le banquier, sur la maison duquel était tirée la lettre de crédit, afin de toucher son argent ; il prit quatre mille dollars en or et en laissa trois mille environ, ne voulant pas courir le risque d'être volé.

"Il est préférable, dit-il à sa femme en revenant à l'hôtel, de n'avoir qu'une partie de nos fonds en nos mains ; nous savons bien que le reste est en sûreté chez le banquier."

Le troisième et le quatrième jour se passèrent sans que la famille vît arriver le cousin Albert et sans recevoir de ses nouvelles. M. Taylor se rendait cependant chaque matin et chaque soir à la poste, pour de-

mander s'il n'y avait pas de lettres à son adresse.

Ce silence était extraordinaire ; mais il ne s'en inquiétait pas, car il pouvait se l'expliquer en réfléchissant au service irrégulier du courrier, qui avait à passer par des chemins de traverse ; mais, le cinquième jour s'étant écoulé sans nouvelles de son cousin, M. Taylor résolut d'aller le surprendre.

Il s'informa auprès du maître d'hôtel de l'endroit où son cousin demeurait, et celui-ci qui connaissait très bien les environs de la ville, lui conseilla de louer une voiture pour se rendre à l'habitation du cousin Albert, quoique le trajet pût être fait plus rapidement par mer. D'ailleurs les dépenses eussent été les mêmes, et il eût fallu attendre le bon plaisir du vent et de la marée descendante, sans compter qu'on aurait été bien moins commodément à bord d'une embarcation.

Le lendemain, au point du jour, M. Taylor parti, et emmena avec lui Walter, pour ne pas être seul pendant ce voyage. La matinée était splendide, et le soleil se hâta de dissiper le brouillard qui s'étendait de la baie jusqu'au milieu des terres.

M. Taylor et son compagnon purent admirer à leur aise les hauteurs boisées, le long desquelles courait le chemin raboteux. Des oiseaux inconnus, dont le plumage étincelait aux rayons du soleil, voltigeaient dans les bois verdoyants et faisaient entendre leur chant matinal ; des écureuils gris et noirs traversaient le chemin en se jouant dans les arbres qui bordaient la route. Ce qui causa le plus grand plaisir au jeune homme, ce fut la découverte d'un aigle énorme, à tête noire et blanche, qui se tenait perché sur un chêne, à cent mètres de la route. Le jeune Walter ordonna aussitôt au conducteur d'arrêter, et, sautant à bas de la voiture, le fusil à la main, il courut du côté de la levée sur laquelle le chêne était planté. Au même moment, une orfraie poussa un cri strident de l'autre côté de la baie. Walter pouvait apercevoir l'oiseau de proie, de l'élevation où il se trouvait. L'orfraie se jeta sur l'eau avec la rapidité de l'éclair et s'éleva dans les airs, tenant un grand poisson dans ses serres.

Déjà elle fuyait, emportant sa proie, lorsque l'aigle se mit à sa poursuite. L'orfraie redoubla ses coups d'ailes en jetant un hurlement perçant et laissa tomber le poisson, que l'aigle saisit au vol et qu'il emporta aussitôt sur le chêne. Walter, caché derrière un arbre, avait assisté, à toutes les péripéties de cette chasse. Il s'approcha doucement de l'oiseau de proie, qui ne songeait qu'à dévorer le poisson, et, faisant feu, il atteignit l'aigle en plein corps : l'oiseau tomba mort ; il n'avait même pas lâché son butin.

Walter, radieux d'une pareille victoire, porta sa victime jusqu'à la voiture, où son oncle l'attendait pour le féliciter.

"Cet oiseau te dépeint ce qui se passe dans le monde, mon cher Walter, dit M. Taylor en souriant ; le plus fort opprime toujours le plus faible.

— Aussi, mon oncle, j'ai cru devoir punir le voleur, répondit Walter.

Certainement, tu l'as tué parce que cela t'a fait plaisir, répliqua M. Taylor en souriant ; tu t'es même montré très adroit, et je remarque tu as déjà un coup d'œil très sûr."

Tout le long de la route, les deux voyageurs jouirent d'un plaisir toujours renouvelé. La campagne des environs de Baltimore est ravissante ; tantôt ils traversaient de magnifiques pâturages, dans lesquels passaient des troupeaux de bœufs ; tantôt ils longeaient de vastes champs de maïs et de tabac, cultivés dans le voisinage d'agréables habitations de planteurs. Leur véhicule se trouvait souvent ombragé par des arbres séculaires, formant des arcades de feuillages, à travers lesquelles, par intervalles, se glissait un rayon de soleil qui éclairait d'immenses herbages.

Plus loin la route serpentait autour de collines incultes, du haut desquelles on apercevait la baie de Chesapeake, couverte de navires aux grandes voiles blanches.

Plus M. Taylor approchait du terme de son voyage, puis il était impatient d'arriver ; le désir de voir son cousin était si vif, qu'il demandait à chaque instant à son cocher si l'on serait bientôt rendu à la maison d'Albert.

Enfin, à l'heure où le soleil allait se coucher, l'automédon américain montra aux voyageurs une ferme qu'on apercevait à une petite distance de la route, sur le bord de la mer, et il leur annonça qu'ils étaient arrivés.

Un quart d'heure après, M. Taylor et Walter, le cœur ému, sautaient à bas de la voiture et se dirigeaient rapidement vers un petit jardin, mal entretenu, qui aboutissait à la maison. Leurs yeux cherchaient déjà de tous côtés à découvrir le cousin Albert, lorsqu'un homme, en manches de chemise, sortit de la maison et se tint debout, sous la véranda, en regardant les nouveaux venus avec étonnement.

Le mari de mistress May se dirigea vers l'inconnu, et lui demanda poliment si c'était là que demeurait M. Albert Taylor et s'il était visible.

"M. Albert Taylor ! mais il est mort de la fièvre il y a deux mois, répondit l'homme d'un ton de parfaite insouciance ; et j'ai acheté cette ferme à sa veuve, qui, si je ne me trompe, est retournée en Angleterre. Voulez-vous vous reposer, Monsieur ?" ajouta l'inconnu d'un ton fort poli.

M. Taylor chancela comme frappé par la foudre ; il regarda fixement son interlocuteur, en se demandant s'il avait bien entendu les paroles qu'il venait de prononcer. "Mon cousin est mort ! s'écria-t-il enfin en joignant les mains ; bon Dieu ! mais c'est impossible.

— Rien n'est plus vrai pourtant, Monsieur ; il a été enterré sous ce sycamore, suivant la demande qu'il en avait faite avant de mourir," répliqua le planteur, qui alla chercher un vase d'eau glacée placé près de la porte, et l'offrit à l'oncle et au neveu en leur disant :

"Voulez-vous vous rafraîchir, gentlemen ?"

M. Taylor, sans répondre à cette politesse, se laissa tomber sur un banc et cacha sa figure entre ses mains, tandis que Walter lui passait doucement les mains autour du cou.

Cependant, au bout de quelques minutes, le brave homme revint à lui et demanda au nouveau propriétaire s'il n'y avait pas, dans les environs, une auberge où son neveu et lui pussent passer la nuit.

(à continuer)

Baden Powell's

Mounted Police

South Africa.

We, the undersigned, of the Baden Powell's Mounted Police have great pleasure testifying to the fact that

E. R. O.

cured us of Rheumatism and Sore Throat. One of our comrades, when leaving Halifax, fortunately secured a few bottles of the Oil, which he generously used in cases of Rheumatism. The equipment of our camp would not have been complete without this Rheumatic Cure, and we have pleasure in bearing testimony to its wonderful curative power.

Yours truly,

Howard Blakley, H. Wentworth, Clifford Borton, Charles McGee, Geo. Cook, Wilfred C. Walker.

Sold by all Druggists and Dealers.

CARTES D'AFFAIRES

Dr. Murphy

PHYSICIAN AND SURGEON
First Prize Graduate New York University
TIGNISH, P. E. I.

J. DOIRON, M.D.

GRADUÉ DE LAVAL DE MONTREAL,
Tignish..... I. P. E



FOR YOU

Everything you need to dress well can be had at reasonable price at FIDÈLE J. BERNARD, Tignish.

Come and see the latest styles in neckwear and hats.

RHEUMATIC WEATHER

Is now at hand Fall rains bring Rheumatism and Sciatic, if you suffer with either of these troubles, we commend

ANDREWS RHEUMATIC CURE it has now been used for nine years with very great success BARK, BERRIES, HERBS and LEAVES in their primitive form make up the composition of ANDREW'S Rheumatic Cure.

Price 50c a box or 3 boxes for \$1.25 Ask your Druggist or write us

Prepared only by

J. A. GOURLIE,

Prince County Drug Store SUMMERSIDE

Taureau de Race

J'ai à ma grange pour cette saison, pour un nombre limité de vaches, un Taureau—mère "Ayrshire." Père, "Canadian Jersey." Le taureau est un magnifique animal de 3 ans.

Pour prix et conditions, s'adresser à Pierre Max. Chiasson, Tignish.

Hotel Bernard

This house is thoroughly fitted up ; within 2 minutes walk from depot. It is conducted on first class principle, every attention being given to the comfort of guests.

Terms are reasonable

Theo. Bernard

Tignish Prop Oct 12—6m.

THE DELINEATOR FOR JUNE

The June number of the Delineator leaves nothing to be desired in its fashions, in the timeliness of its household matter, in the interest of its literature, and in the beauty of its illustrations. The publication some time ago of an article on Old Blue China aroused such interest and involved so much correspondence, that a supplementary chapter was planned to give collectors the information desired, and appears, fully illustrated, in this number. Portrait Photography of To-Day is interestingly treated by J. C. Abel, and many representative pictures by the leaders of the new school are given. In the athletic series Edwin Sandys, the expert, discusses swimming—its value as an exercise for women, how to become proficient, and fancy swimming ; a remarkable series of pictures accompanies the article. Marguerite Tracy contributes Five Minutes Grace, a story clever in dialogue and original in plot ; and Margaret Whillans Beardsley has written a strong bit of fiction in When Justice Was Appeared. The third paper in Dr Murray's Series on Child Training deals sympathetically, yet wisely, with the disobedient child and discusses with parents the vexed question of rewards and punishments. The departments present matter of interest for the branch of the household—Summer Furnishings, Cookery, the Garden, etc ; and there are also the entertaining Pastimes for Children.